

La Figure

Adrienne Monnier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

À Jules Romain

Après sept ans de service
Fait pour toi et pour tes frères,
Tu me donnes privilège
De m'asseoir à votre table.
Mon art est encor peu sûr,
Et vos lois me semblent dures,
Mais armée de ta science,
Je saurai forcer le vent
Capricieux à devenir
Un souffle pur et constant.
Je veux que mon premier chant
Soit formé pour ta louange,
Oui, la voix de ton élève
Te rendra grâces d'abord.
Ombres pressées en mémoire
Qui me demandez un corps,
Retournez dormir encore !

Tu es grand parmi tes frères
Et le plus puissant de tous.
Les secrets te sont remis,
L'avenir t'est découvert,
Non pas l'abstrait infini
Où les lointains se confondent,
Mais la suite de cet âge,
Assez de temps et d'espace

Pour nourrir nos espérances,
Justifier nos efforts.
Comme un conquérant romain,
Tu as parcouru le monde,
Porteur d'une juste loi.
Tes armées couvrent la terre,
Tes drapeaux couvrent le ciel,
Les rumeurs sont tes tambours.
Les monnaies et les mesures
Sont marquées de ta figure.
Point de ville ou de village
Qui n'atteste ton passage
Par de nobles perspectives :
L'œil découvre peu à peu
La coupole et les colonnes
En ces avenues nouvelles
Qui montent légèrement
Vers des règnes de lumière.

Quelle ivresse dans ces lieux
Tracés pour le pas de l'homme !
S'il marche au centre des voies,
Sur la ligne où se partagent
Les masses de l'étendue,
Il se sentira le maître
Aussi loin que va son œil !

Fargue

Comme un astre fidèle,
Il paraît tous les soirs,
Son heure est incertaine,
Asservie aux nuages
Et docile aux regards.
Toute lampe l'allume,
Toute douceur le tient.
Il fend d'une blessure
Plus sucrée que la joie
Les nuits couleur de figue.
Poète, cher grief,
Plainte que rien n'apaise,
Vie sans cesse abîmée
Dans les mains des démons,
Oh ! grâce refusée
Montre tes yeux faussés
Par un long désaccord,
Détruis sous ton reproche
Les vides murs des jours
Où, chasseur de tendresse,
Tu n'auras pas trouvé
La viande pour nourrir
« La bête du Bonheur » !

À Paul Valéry

Ta parfaite raison peut gouverner les rois,
Mais je te vois souvent, dans les secrets offices,
Alors tout dépouillé des pompeux artifices,
Je vois trembler ton cœur pris à ses rêts d'effroi.
Tu sais, prêtre narquois, bien armé des mystères,
Quels accords font muets les enfants de la terre,
Quels philtres sont cachés dans le suc des orties,
Quel trépied doit servir aux frissons des pythies…
Mais si tes feux savants comblent les yeux de nuit
Des dieux ensanglantés par les jeux de l'ennui,
Si ton esprit disperse aux nombres innombrables
Un corps triste et pesant qu'il défait comme sable
Et s'oublie immortel en un royaume écrit.
Tu connais la terreur des froides créatures
Qui naissent des miroirs, prennent pour voix tes cris,
Ces prodiges sans lois qui passent la nature
Et creusent dans l'esprit des abîmes sans fond.
Fuyant le temple, un jour, tu cherchas pour ton front
L'appui d'un arbre heureux couronné de ses palmes,
Et, pareil à l'ermite au cœur naïf et calme,
Tu pleuras à genoux, consentant à la grâce
Où le mal est guéri, où le doute s'efface,
Où Dieu n'a plus de nom et livre en tout sa face.

Gide

Fils du Ciel et de l'Enfer,
Il conçut avec ses frères
L'hymen dont il voulait naître.
Un Anglais visionnaire
Fit les images qu'il faut
Pour prédire sans défaut
L'avènement du mystère.
Vinrent Poe et Baudelaire,
Lautréamont et Rimbaud,
Ce Russe qui lui est cher,
Et d'autres qui sont moins beaux.
Et lui de tous le plus sage,
Plus qu'eux habile à jouir
Des biens du double héritage.
Tour à tour il fait servir
Ces extrêmes qui le touchent
Et qui parfument sa bouche
De miels exempts de fadeur.
Certains, goûtant la saveur
Du singulier mélange,
Disent qu'il contient de l'ange…
D'autres, au faible palais,
Sont brûlés par les épices,
Lui crient : « Démon, tes vices
Savent noircir jusqu'au lait ! »

Francis Jammes

Sous l'arceau clément d'une courbe
Que la terre paraît toucher,
Il retient entre ses mains jointes
Un temps déjà perdu pour nous
Dont il construit un nid paisible
Tout laineux d'anciennes années.
Il ne tente pas nos périls,
Mais il nous fait don de ses joies,
Il habite près du soleil
Un lieu qui nous est vacances,
Pareil aux pays des enfances
Où les grandes têtes ridées
Gardent nos traits sous leurs sillons,
Où les bêtes haussent vers nous
Leurs yeux pleins de secrets tranquilles,
Où la jeune fille candide
Semble poser pour les images
Du poète qui lui partage
L'aile des vents et des oiseaux.
Comme un gentilhomme rustique,
Il vient quelquefois à Paris
Saluer notre cour éparse
Qui rassemble au gré de ses pas
Des grandeurs non diminuées,
Et la République pour lui
Se fait un souverain visage
Avec les traits nobles et sages
D'Arthur Fontaine, son ami.

Larbaud

Il est le voyageur
Dont la course relie
Comme un sang généreux
Les membres de l'Europe.
Mais si loin qu'il demeure
Il n'est jamais absent
De notre beau quartier
Aux calmes rues montantes.
Les étudiants qui passent
Connaissent bien son nom
Et rêvent le destin
De son Riche Amateur.
À nous, cœur immobile
Qui bat avec sa porte,
Chacun de ses retours
Apporte vie nouvelle.
Que tout ici s'empresse
À lui donner plaisir,
Que tout puisse valoir
Double « oui » de sa bouche,
Et lui fasse oublier
L'Espagne et l'Italie
Qui, maîtresses jalouses,
Le prennent trop souvent.

James Joyce

IRLANDAIS

HOMME DE PÉCHÉ !
La terre sous ton poids
Défait sa profondeur,
Voici son ventre plein
De débris et de larves.
Tu perces lentement
L'épaisseur qui s'accroît.
Comme un jeu de miroirs
Les parois où tu glisses
Font naître à l'infini
Des angles sans issues,
Et d'abord tu ramasses
Un effort inutile
Pour passer au travers,
Puis tu sais, et soupires !
Tu veux toucher le fond,
L'extrême…
Tu le trouves au point
Le plus froid de toi-même,
Absent du souvenir.
Tu reviens au présent
Et tout se représente,
Et la longueur du temps
Se rajuste aux états,
Le cercle s'élargit,
Tu sors à ciel ouvert…

HOMME DE COLÈRE !
Retourne impatient interroger l'oubli !
Fuis ton père et ton île, arrache tes racines !
Roule étranger, il faut encore toucher le fond.
Il faut savoir, il faut combler le vide.
Que la vertu d'un mouvement nouveau
Te soit donnée ! Retourne impatient !
L'ombre se resserre et durcit
Autour du feu de ta vitesse.
Fais craquer l'écorce, tonnerre !
Par le talon qui frappe,
Par le poing qui se crispe,
Par le sourcil froncé,
Par la bouche tordue,
Par l'éclair du regard,
Par les cris et les larmes,
Que la terre soit déchirée !
Que la force de ta violence
La précipite en ton pouvoir !
Ouvre le jugement par ta parole !
Presse les raisons de paraître enfin !
Cet art encore trop lourd pour la mémoire
Te délivre l'éclat qui peut tout définir,
Mais aussitôt touché le point où tu consens,
Repris en ta mesure, en l'air tu rebondis…

Émotion des retours, douceurs des ressemblances.
Ton secret est celui des figures qui passent.
Les surfaces polies sont nées des durs mystères.
Tes pensées ont pour lit un nuage allongé.
HOMME DE PATIENCE

Justement nommé JOIE,
Tu as vécu sept ans
Dans le cœur de la Terre,
Tu as écrit sept ans
Sous la dictée des hommes.
Le testament est fait
De la planète verte.
Tu es prêt à partir
Pour un destin nouveau.
Que les saisons t'élèvent
En leurs tourbillons calmes
Au terme de l'espoir
Qui durcit ta figure.

Durtain

Qui donc avance là, si lourd de ses entrailles,
Transpercé jusqu'à l'os par de sombres rayons,
Corps ouvert, cœur défait, et l'âme qui éclate
Dans la ville livrée aux nuits chirurgiennes ?
Mais, victorieux des furies,
Je vois le regard de mon frère !

Claudel

Je ne couvre sa figure
Du poids d'aucun ornement,

Je repousse le secours
De Fable ou d'Allégorie,
Je ne veux le surnommer
Que du nom même de l'Homme
— Que porte aussi l'Irlandais
Qui ramasse nos péchés
Et nous en montre la somme —
Mais lui, Claudel, doit produire
La moitié haute du corps,
Celle qui remplit sans cesse
Dieu que rien ne peut emplir,
Voici faite à son usage
La plus belle des maisons
Ornée de tous nos visages
Fixés dans leurs passions :
Son Drame dont les étages
Plus hauts que les Cathédrales
Défient la guerre et le temps.

Près du terme de vingt siècles
Il dresse l'état humain,
Ses tours qui passent les monts,
Sa descente dans l'abîme,
Et sa largeur qu'il étend
Jusqu'aux pôles de la terre.
Cent et cent réseaux de fils
Tracent dans le corps du monde
Un fin système nerveux
Où la foudre est asservie.
L'air supporte notre poids.
Tous ces efforts, ces victoires,

Non pas leurs effets finis,
Mais leurs causes sans limites,
S'amassent dans le rapport
Du Poète ambassadeur,
Et vont forcer la matière
À donner telle lumière
Que nous pourrons saluer
La plus proche des planètes
Qui, voyant la politesse,
Voudra sourire à son tour
À sa compagne du ciel.

L'âge avance, tourne et brûle.
Claudel est feu du passé,
À la pointe de la flamme
Il bondit et rejoint l'axe
De la spire antérieure,
Il fait revivre son Fils
Et lui donne le pouvoir
D'habiter encore nos âmes
Avant de mourir enfin
D'une nouvelle naissance
Qui nous rendra dans ses jeux
Le goût de manger le monde
À la table où prennent place
Les bêtes mères des hommes,
Les hommes pères des dieux.

Jacques Benoist-Méchin

À L'ÂGE DE VINGT ANS

C'est le plus jeune de nous,
Et c'est aussi le plus grave,
Il a le don de conseil,
Nous craignons de lui déplaire.
Comme un disciple à Saïs,
Il part et revient sans cesse,
Chaque fois ses mains sont pleines
D'un butin toujours nouveau.
Je suis riche des voyages
Où ses oreilles, ses yeux
Nourrissent quelque langage
Qui, par magie d'instrument,
Trouvera mieux que mes vers
Les secrets et les partages.
Oh ! mère ambitieuse,
Musique, voix des dieux,
Descends à sa prière
En tes plis foudroyants !
Favorise sa tête !
Établis ta puissance
Aux marches de sa vie,
Qu'il nous fasse monter
Aux lieux où se mesure
L'ample souffle du repos.

À Paul Claudel

Ta puissante prière vient troubler mon sommeil,
Elle assiège ma nuit par la peur et le feu.
J'implore malgré moi la force de ton Dieu,
Je sais qu'il peut chasser la troupe qui tourmente
En moi la fille née de ceux qui le servaient.
Le matin me verra pleurant de ma faiblesse,
Levant dans le soleil mes mains comme des feuilles.
Mais puisque tu le veux, oh ! Père, en cette nuit
Où frémit l'aile obscure et qui porte ton ordre,
Je te rencontrerai. Puisse donc ton exil
Contenir en son cœur ma tendre obéissance !
Oui, je suis avec toi, je courbe sous ta voix
Comme une flamme vacillante,
Je dis ce Nom qui fait la joie
Et la louange de ta bouche,
Mais dont la croix blesse mon front.

Figure sans traits

Figure sans traits. Regard sans prunelles.
Terreur des nuits. Absence ou présence de tout.
Source de ma grandeur. Retour. Arrêt du cœur.
Esprit noir et puissant dont le double conseil
Vers des buts sans chemins presse et trouble mes pas.
Je sais ton nom trouvé dans la torture,
Un jour que je riais d'un malheur trop tordu,
Il ressemble à celui des archanges déchus :

Il est sonore et beau par ses lettres premières,
Mais s'achève en un pied indigne de sa tête,
Et la pudeur le fait plus secret que la peur.
Tu m'avertis, par le tremblement de mes mains,
Que si Ce nom gonflait dans les bulbes de l'air,
Il te faudrait mon corps pour répondre à l'appel.

Comme la religieuse ancienne

Comme la religieuse ancienne
Qui trouvait en elle sa règle
Et qui, aidée par ses compagnes,
Établissait une maison
Moitié ferme et moitié couvent,
J'ai fait ainsi ma Librairie.
Mais moi, je n'ai pas de Dieu !
Ce nom m'offense, me blesse
Jusqu'au cœur de mes racines,
Il m'ôte le goût de vivre,
Il arrache le bandeau
Qui recouvre cette plaie
Dont rien n'a pu nous guérir.
Quelques-uns de mes frères
Ont un pouvoir sur moi,
Leurs ordres me rassurent,
Je travaille pour eux,
J'oublie alors ma peine,
Je les console aussi.
Le voyageur perdu

C’est moi qui le ramène,
Je me réchauffe au feu
Que j’allume pour lui,
Je mêle à ses prières
Ma voix pleine de nuit.

À Sylvia Beach

Je te salue, ma Sœur née par-delà les mers !
Voici que mon étoile a retrouvé la tienne,
Non pas fondue au feu du soleil primitif,
Mais vive, exacte et neuve en sa grâce étrangère,
Prodigue des trésors amassés en son cours.
Je chantais solitaire, attentive aux promesses
Que notre Mère écrit dans le regard des hommes,
L’éclat des diamants et l’orient des perles.
Je cachais en mon sein, comme un oiseau fragile,
Le bel espoir craintif qui se nourrit des miels.
Je vouais aux pudeurs, linges blancs et croisés,
La naissante pensée qu’on baptise de pleurs.
Je me sauve, à présent, oh ! ma Sœur, par tes soins,
De ces tourments, de ces regrets, de ces faiblesses !
La force me revient, et si j’aime la Nuit,
Si j’interroge encor ses dernières terreurs,
C’est pour mûrir la paix d’un jour définitif.
Déjà, Midi nous voit, l’une en face de l’autre,
Debout devant nos seuils, au niveau de la rue,
Doux fleuve de soleil qui porte sur ses bords
Nos Librairies.

Midi lève nos mains, déliées du service,
Pour l'appel des repas, pour le temps des silences,
Et fait étinceler, sous le jeu de leur signe,
La flamme encor cachée au cœur de nos pays.

Pour Marie Monnier

femme de Paul-Émile Bécat

Lumière ! soutiens et couronne
La patience de ma sœur !
Ne te retire pas encore,
Demeure au cadre des fenêtres,
Que mon chant lisse les nuages
Et dégage le front du ciel,
Qu'il écarte de ta source
Tout ce qui peut la troubler,
Que tu verses au cœur tremblant
De la brodeuse fatiguée
La flamme qui prend à la flamme !
La flamme qui fait briller
L'aiguille glissant à ses doigts,
Pénètre sa chevelure
Et la transmue en or fin,
Vient diviser ses rayons
Aux points touffus de son ouvrage
Et donne à tout son visage
Le tendre éclat de la soie.

Soie issue en fumée solide
Du corps d'un infime ver
Où tâtonne le feu de vie…
Soie qui rends à la lumière
Cent regards pour un regard,
Peau recouverte d'yeux ouverts
Comme notre corps futur,
Tu fais la vertu sans pareille
Des broderies de ma sœur,
Je vois vivre les figures
Nées des mains qui te travaillent,
Plus belles que formées de pierre,
De bois, de laine ou de peinture.
Mais la tâche est lente et dure
Et ne laisse pas ruser,
Pour un matin d'allégresse
Où la promesse est donnée,
Voici le temps du sacrifice
Qui prend toute la parure
De l'ardent et jeune corps
Qu'on louait, sans demander plus,
D'être sa propre broderie.

Mais donne, ma sœur, ta lumière,
Brûle ta vie sur cet autel,
Tes fleurs seront immortelles
Si l'aiguille les sanctifie,
Et la grâce et la figure
Aura la durée du soleil.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Figure. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.